

Mai 68 et esprit 68. Histoire d'intellectuels mobilisés

May 68 and Spirit 68. History of Mobilized Intellectuals

ANA MARIA ALVES

Instituto Politécnico de Bragança;

Centre de Recherche de Langues, Littératures et Cultures de l'Université d'Aveiro

Mots-clés

histoire ;
intellectuels ; mai
68 ; littérature ;
sciences politiques ;
sciences humaines.

Nous nous proposons de faire un état des lieux, à vol d'oiseau, de l'histoire d'intellectuels mobilisés, des esprits de Mai 68 dans les domaines de la littérature, des sciences politiques, de la philosophie et des sciences humaines. D'après Le Goff, « dans le domaine de la littérature et de la philosophie, c'est toute une conception de l'homme qui se voit remise en cause » (2006 : 30). Nous citons ici l'opinion d'André Malraux, pour qui cet événement est une « *crise de civilisation* » (1969 : 7). Nous sommes en pleine mort du héros, de la tragédie. Le monde est autre : « la vie telle quelle, les conflits psychologiques, les paroles “vraies”, “l'épaisseur humaine”, la durée intime des consciences, la description naturaliste, pittoresque du monde, bref, tout ce qui constitue l'habituel roman romanesque a disparu » (Howlette, 1958 : 87). Il s'agit, à présent, d'un univers impersonnel. Le Goff défend que « dans le domaine de la philosophie et des sciences humaines c'est toute une période marquée par [...] l'existentialisme qui s'achève » (2006 : 31). La philosophie qui ne s'est jamais séparée de la littérature se retourne vers les sciences, vers le structuralisme. Ce nouveau courant de pensée se questionne sur la place laissée à l'homme pensant et agissant, mais aussi sur l'histoire comme progrès. Sans être exhaustive, nous entendons revisiter cette histoire, actualiser et souligner la mémoire de cet important événement du XX^e siècle qui, de nos jours, a une valeur mythique.

Keywords

history;
intellectuals; May
68; literature;
political science;
humanities.

We propose to conduct an overview and state of the art analysis of the intellectual history of the spirits of May 68 in the fields of literature, political science, philosophy and humanities. According to Le Goff, “in the field of literature and philosophy, the whole conception of man is challenged” (2006: 30). In this context, one can mention the opinion of André Malraux for whom this event is a “*crisis of civilization*” (1969: 7). We witness death of the hero and that of tragedy. The world is different: “life as it is, psychological conflicts, ‘true’ words, ‘the human thickness’, the intimate duration of conscience, the naturalistic, picturesque description of the world, in short, all that constitutes the usual Romanesque novel has disappeared” (Howlette, 1958: 87). Now, it is an impersonal universe. Le Goff argues that “in the field of philosophy and humanities, it is an entire period marked by (...) existentialism that is coming to an end” (2006: 31). Philosophy that has never been separated from literature is now turning towards science, towards structuralism. This new current of thought questions the place left to the thinking and acting man, as well as history as progress. Without being exhaustive, we intend to revisit this history, update and highlight the memory of this important event of the twentieth century, which today holds mythical value.

Si l'aliénation est une notion-clé pour comprendre 1968, c'est parce que c'est le concept qui parle le mieux la langue de l'époque, qui traduit le plus précisément des aspirations complexes et contradictoires, réconciliant même ces deux tendances si opposées de l'antibumanisme et de la pensée individualiste dans une même volonté de libération.

(Trebitch, 2000 : 87)

52 ans nous séparent de l'histoire de Mai 68 ou, comme le souligne Jean-François Sirinelli, de l'« esprit » 68 (2008 : 98). Cet épisode de notre histoire, dont les effets de la modernisation échappent aux élites dirigeantes de l'après-guerre (gouvernement forgé sous l'autoritarisme De Gaulle), dévoile des incidents économiques, sociaux et politiques d'une société fatiguée. De nombreuses voix s'élèvent contre la politique étrangère de cette administration, contre les réactions de celle-ci face à la guerre du Vietnam mais aussi face à la dénonciation de la société de consommation ou encore à la massification de l'enseignement supérieur, soumis à un enseignement traditionnel, à un manque de professeurs, à une pénurie de locaux, à une insuffisance de débouchés, en fait à une France qui a changé trop vite. Ce malaise que la société française ressent éclate au Quartier latin, où des émeutes étudiantes explosent, suivies de grèves qui se répandent et touchent le monde ouvrier provoquant une révolte qui déstabilisera le gouvernement et plongera la France dans une crise de civilisation, une révolution culturelle contre l'autorité, une libération de la parole.

La question qui s'impose d'emblée est de comprendre l'influence de cet événement historique insurrectionnel sur l'esprit des intellectuels critiques des sciences politiques, de la philosophie et des sciences humaines et d'appréhender les différentes interprétations suscitées par cet épisode de l'histoire de France.

Prenons, tout d'abord, les domaines de la philosophie, de la sociologie et de la littérature, en revenant sur l'explication que ce moment eut pour des acteurs comme Raymond Aron, pour qui les manifestations de mai 68 constituaient une *Révolution introuvable*, titre¹ de l'œuvre dans laquelle l'auteur analyse la situation de l'université, questionne les attitudes du gouvernement et des élites politiques. Il s'agit pour Aron de définir mai 68 comme un « immense défolement » (1968 : 31), un « accès de fièvre [à] caractère essentiellement négatif, nihiliste ou destructeur » (47), un « psychodrame » (38), une « tragi-comédie » (31).

D'après Le Goff (2006), « dans le domaine de la littérature et de la philosophie, c'est toute une conception de l'homme qui se voit [...] remise en cause. La subjectivité et l'histoire cèdent la place à un univers impersonnel dans lequel les hommes paraissent pris sans qu'ils en aient conscience » (30). À cette réflexion, l'auteur ajoute qu'« en littérature, le combat passionnel dans les événements du monde et la tragédie de la mort des héros d'André Malraux, les dilemmes de la morale et l'engagement de l'immédiat après-guerre d'Albert Camus ou de Jean-Paul Sartre demeurent des références. Mais de nouvelles perspectives s'affirment en dehors des thèmes qui structuraient jusqu'alors toute une littérature de la révolte et de l'engagement » (30).

« L'âme du monde », expression empruntée à Blanchot (1994 : 14), « ne s'incarne plus dans un héros de l'Absolu, dans un maître de guerre qui impose la liberté aux nations conquises, mais dans la masse anonyme des milliers de manifestants qui envahissent les rues du Quartier latin », comme le souligne Jean-François Hamel dans son livre *Nous sommes tous la pègre. Les années 68* de Blanchot (2018 : 13).

¹ Le titre complet est : *La révolution introuvable. Réflexion sur la révolution de mai 68.*

Ces jeunes, qui se retrouvent propulsés dans la crise, sont influencés par un nouvel esprit intellectuel défini par opposition à celui incarné par la figure de Sartre. Ce nouveau modèle est personnifié par tous ceux qui formaient le groupe *Tel Quel* – Philippe Sollers, Julia Kristeva, Roland Barthes. Les intellectuels de cette revue d'avant-garde, revue qui s'est fait une place entre la NRF (Nouvelle Revue Française), *Les Temps modernes* et la revue du mouvement surréaliste *L'Archibras*, dirigée par Jean Schuster, inspireront ces jeunes à l'allure libertaire qui créeront, à leur tour, *La Nouvelle Critique*, revue des intellectuels communistes qui marque le rapprochement avec *Tel Quel* et une nouvelle revue d'avant-garde qui viendra s'opposer à *Tel Quel* : la revue *Action poétique*.

Ces jeunes seront également endoctrinés par des intellectuels comme les situationnistes² tels le cinéaste Guy Debord, sa compagne Michèle Bernstein, journaliste et écrivain, le peintre danois Asger Jorn, entre autres, qui se révoltent contre les formes d'art académique et proposent une vision renaissante considérant l'œuvre d'art partie intégrante de la situation de la vie quotidienne.

Cette jeunesse sera également éclairée et conquise par les philosophes Gilles Deleuze, Foucault, Derrida ou encore Louis Althusser. Ce dernier est à l'origine du renouvellement de la pensée marxiste conforme à la doctrine, généralement associé à la « requalification du structuralisme » (Matonti, 2005 : 51) opposée à la pensée existentialiste de Sartre encore présente, mais en déclin. À cette époque, Sartre proclame la mort du structuralisme tout en annonçant le retour du sujet et de la liberté contribuant, d'après Anna Boschetti, à « construire le personnage de l'intellectuel comme conscience critique de la société » (2014 : 208). C'est dans ce rôle d'intellectuel qu'il se mobilise aux côtés de l'intelligentsia française retrouvant dans le cadre de l'Université de Paris les étudiants révoltés de Nanterre et de la Sorbonne avides de changements.

Le 5 mai, les surréalistes sont les premiers à faire savoir qu'ils sont « à la disposition des étudiants » (Combes, 1984 : 34). Le 7 mai, après que les étudiants se soient, à nouveau, heurtés aux forces de l'ordre, un comité de soutien aux étudiants secoués par la répression est formé par les réseaux croisés des collaborateurs des *Temps Modernes* et des Anciens d'*Arguments* (revue publiée aux Éditions de Minuit de 1956 à 1962). Dans le journal *Le Monde* du 8 mai 1968, on y identifie des personnalités comme « MMes Simone de Beauvoir, Colette Audry, MM. Jean-Paul Sartre, Michel Leiris, Daniel Guérin, [qui] appellent “tous les travailleurs et intellectuels à soutenir moralement et matériellement le mouvement de lutte engagé par les étudiants et les professeurs” » (11).

Un autre groupe se joint aux étudiants, il s'agit du cercle d'amis « de la rue Saint Benoît ». Groupe dans lequel on retrouve les noms de Marguerite Duras, Maurice Blanchot, Robert Antelme, Claude Roy, Maurice Nadeau, Dionys Mascolo. D'après le témoignage de Claude Roy dans son essai intitulé *Nous*, « l'ordre du jour [de ces réunions était] de mettre de l'ordre dans les jours de l'histoire » (1972 : 121). Ces intellectuels, qui se rassemblaient chez Marguerite Duras à Saint-Germain-des-Prés, depuis la fin des années 40, témoigneront leur solidarité en se mettant au service de la révolte étudiante.

Maurice Blanchot n'hésitera pas à leur apporter sa solidarité tout comme celle d'un groupe d'écrivains et de philosophes³. Dans un article paru, également, dans *Le Monde* du 8 mai 1968,

² Lire à ce sujet : Patrick Marcolini (2012) et Éric Brun (2014).

³ Entre autres signataires : R. Antelme, M. Blanchot, R. Blin, V. Bounoure, F. Chatelet, M. Duras, L.-R. des Forêts, M.-P. Fouchet, A. Gorz, P. Klossowski, J. Lacan, H. Lefebvre, M. Leiris, D. Mascolo, M.

intitulé « Il est capital que le mouvement des étudiants oppose et maintienne une puissance de refus capable [...] d'ouvrir un avenir », il déclare que :

La solidarité que nous affirmons ici avec le mouvement des étudiants [...] est d'abord une réponse aux mensonges par lesquels toutes les institutions et les formations politiques (à peu d'exceptions près), tous les organes de presse et de communication (presque sans exceptions) cherchent depuis des mois à altérer ce mouvement, à en pervertir le sens ou même à tenter de le rendre dérisoire. Il est scandaleux de ne pas reconnaître dans ce mouvement ce qui s'y cherche et ce qui y est en jeu : la volonté d'échapper, par tous les moyens, à un ordre aliéné, mais si fortement structuré et intégré que la simple contestation risque toujours d'être mise à son service. Et il est scandaleux de ne pas comprendre que la violence que l'on reproche à certaines formes de ce mouvement est la réplique à la violence immense à l'abri de laquelle se préservent la plupart des sociétés contemporaines. (9-11)

Dans le sillage de ce communiqué est créé, le 18 mai 1968, par ce cercle d'intellectuels, le Comité d'action étudiants-écrivains (CAEE) à l'Institut de philosophie de la Sorbonne. D'après Gobille,

L'hétérogénéité du CAEE promet celui-ci à un éclatement rapide. Sous l'emprise des « grands noms » du champ intellectuel issus du réseau du 8 mai, et en particulier de ses fondateurs – Blanchot, Duras, Mascolo –, il ne laisse que peu de place à la jeune génération que son différentiel de légitimité avec les « grands » semble condamner à un engagement sous « tutelle ». Le groupe Faye-Roche-Jouffroy-Roubaud, avec quelques autres, s'en sépare donc dès le 21 mai. (2005 : 32)

Ce même jour, l'hôtel de Massa de la Société des gens de lettres est pris d'assaut par un autre groupe d'écrivains qui décide de créer l'Union des écrivains (UE) et de faire de cet hôtel son siège. Cette action est menée par Michel Butor et Nathalie Sarraute, représentants du Nouveau Roman, mais également par une nouvelle génération comme Jean-Pierre Fay (poète, écrivain et philosophe), suivie par le surréaliste Alain Jouffroy, le poète Jacques Roubaud et l'écrivain et journaliste Maurice Roche, qui venaient d'abandonner le CAEE, mais aussi par Pierre Guyotat, Jean Duvignaud et André du Bouchet.

Le but de l'Union est de se définir elle-même en définissant l'écrivain. A partir de la situation de fait qui existe aujourd'hui elle étudiera les conditions d'exercice de l'activité littéraire dans la société actuelle et les moyens d'en finir avec un système de production et de consommation dont l'écrivain lui-même est victime. [...]

[L'Union des écrivains est] ouverte à tous ceux qui considèrent la littérature comme une pratique indissociable du procès révolutionnaire actuel, cette Union sera un centre permanent de contestation de l'ordre littéraire établi.⁴

Nadeau, J. Peignot, A. Pieyre de Mandiargues, J. Ricardou, M. Robert, C. Roy, N. Sarraute, J.-P. Sartre, J. Schuster, G. Serreau, M. Wittig.

⁴ Source : Archives de l'Union des écrivains, carton 9, second état du manuscrit « Livre sur l'Union », « Titre provisoire : contre l'ordre littéraire établi : dix ans de luttes », 1977. Textes édités dans le n° 37 de la revue *Action poétique* (2^e trimestre 1968). Document accessible à l'adresse suivante : <http://horlieu-editions.com/introuvables/politique/union-des-ecrivains-1968.pdf>, consulté le 1/01/2018].

L'Union des écrivains définit dans ce texte son but quand elle souligne qu'elle cherche à « définir en définissant l'écrivain » soumis comme tout autre homme aux aléas économiques et sociaux, contrairement à ce que prévoyait le CAEE et le préconisaient Michel Foucault, Roland Barthes et le structuralisme linguistique, qui proclamaient non seulement la « mort de l'auteur » (1968 : 9), pour se joindre à la foule et s'y fondre, mais aussi comme le défend Gobille : « la dissolution des notions de « littérature », d'« œuvre », d'« auteur », d'« écrivain », au profit de celles d'« écriture », de « texte », d'« inconscient », d'« histoire », de « travail », de « trace », de « production », de « scène » (32).

Dans cette foulée de l'histoire de mai 68, l'Union, aussitôt fondée, accueillera dans son groupe les intellectuels, marqués par la Deuxième Guerre mondiale et la Résistance, le réseau des *Temps Modernes* parmi lesquels on retrouve les noms de Sartre, de Beauvoir, Malraux, Vercors. Ce mouvement regroupe une ancienne et une nouvelle génération représentative d'un nouvel esprit. D'après Boris Gobille,

le nouveau référent révolutionnaire contribue à relégitimer ces avant-gardes établies, voire vieilles, tant dans le champ philosophique et intellectuel (l'existentialisme sartrien, supplanté par l'émergence des sciences humaines et du structuralisme) que dans le champ littéraire (le surréalisme, renvoyé au passé dans les années 1950 par le Nouveau Roman, puis dans les années 1960 par *Tel Quel* et par la mort d'André Breton en 1966). [...] C'est cette dimension de leur capital politique qui se trouve légitimée par le mouvement étudiant comme nouvelle norme de la radicalité révolutionnaire.

[...] Les propriétés qui permettent aux « communistes oppositionnels », aux sartriens et aux surréalistes de se trouver immédiatement en phase avec le mouvement étudiant sont précisément celles qui font défaut à ceux des écrivains communistes qui, autour d'Aragon, entendent apporter leur soutien à la révolte étudiante. Aragon, le représentant d'un PCF de plus en plus discrédité à leurs yeux en raison des attaques qu'il a menées, notamment par la voix de Georges Marchais, contre des étudiants dénoncés comme des « petits-bourgeois » au service de la bourgeoisie. Le télescopage du politique et du littéraire dans la crise de mai 1968 interdit à Aragon de mettre en avant sa seule étiquette de « grand écrivain ». (32)

Dans son entretien avec Daniel Cohn-Bendit du 20 mai 1968, Jean-Paul Sartre fera référence à ce nouvel esprit révolutionnaire tout en soulignant l'écart existant entre les deux générations :

Ce qui me semble le plus important, c'est qu'actuellement les fils de la bourgeoisie s'unissent aux ouvriers dans un esprit révolutionnaire. [...] Ce qu'il y a d'intéressant, dans votre action, c'est qu'elle met l'imagination au pouvoir. Vous avez une imagination limitée comme tout le monde, mais vous avez beaucoup plus d'idées que vos aînés. Nous, nous avons été faits de telle sorte que nous avons une idée précise de ce qui est possible et de ce qui ne l'est pas [...].

Vous, vous avez une imagination beaucoup plus riche, et les formules qu'on lit sur les murs de la Sorbonne le prouvent. Quelque chose est sorti de vous, qui étonne, qui bouscule,

qui renie tout ce qui a fait de notre société ce qu'elle est aujourd'hui. C'est ce que j'appellerai l'extension du champ des possibles. N'y renoncez pas.⁵

Face à la montée des violents combats, cet esprit révolutionnaire dont parle Sartre suscite une « fièvre interprétative » dans différents milieux. Pierre Nora et Marcel Gauhet organiseront des tables rondes autour du thème intitulé « mystère 68 » et reproduiront dans deux numéros (50 et 51) de la revue *Débat* le résultat de ce travail. D'autres intellectuels se prononceront dans la presse sur cet événement qui apparaît comme un soulèvement de vie, une révolte spirituelle face à une société qui demande d'urgence une réforme inévitable, une société définie comme injuste ou absurde. Il s'agit, comme le soutient le sociologue Alain Touraine, « d'agir sur la société et non pas seulement s'adapter à l'ordre établi » (1968 : 9). À son tour, le philosophe et écrivain Maurice Clavel, qui démissionne de son poste de professeur en signe de protestation, est convaincu qu' :

Il faudra répéter tant que nous le pourrons que cette révolution est d'abord spirituelle. L'esprit se venge. Il était temps. L'espoir est là. Etudiants, jeunes ouvriers l'ont en charge. Ils ne demandent pas cent mille francs par mois, mais à changer la vie selon leur formule dont la simplicité illumine et bouleverse. Cela irradie. Cela gagne. Il ne faut pas en avoir peur plus que du sacré. Aucun n'est mort, mais la vie d'avant est déjà devenue impossible. Je voudrais démontrer ici au bourgeois de bon vouloir que les voyous sont en face, et notamment au pouvoir. (1968 : 1)

Tout comme Maurice Clavel, Malraux est convaincu que la France traverse une crise collective des valeurs, thèse qui expliquerait la mondialisation du mouvement par le refus d'une société de consommation. D'après Malraux, une révolte spirituelle s'opérait, une véritable insurrection de l'esprit, une « crise de civilisation ». Echo qui est repris par Georges Pompidou qui, en analysant mai 68, affirme « [...] ce n'est pas le gouvernement qui est en cause, ni les institutions, ni même la France. C'est notre civilisation » (1968, *apud* Joffrin, 1988 : 164).

Les propos, tenus par Malraux sur cette « crise de civilisation » (Todd, 2001 : 537) sont proférés le 20 juin 1968, lors d'un discours éloquent présenté au parc des Expositions à Paris :

Les événements de mai ont commencé par ceux de la Sorbonne sur lesquels on épilogue en vain. Les revendications les plus légitimes des étudiants ne nous masquent pas que leur problème est international. [...] les Facultés sont fermées en Chine, les étudiants se battent au Japon, se révoltent en Allemagne, en Italie, en Hollande, et même de l'autre côté du rideau de fer. Ils se sont révoltés dans les Facultés des Etats-Unis qui ne sont pas d'antiques Sorbonnes. Ils se sont révoltés à l'Université de Mexico où ils possèdent leur propre police, et où la police fédérale n'a jamais pénétré. Les étudiants ont toujours été chahuteurs, mais il serait absurde de croire que leur chahut ressemble à celui du Moyen Age quand il ressemble à celui de la Californie. Certes, il faut réformer la Sorbonne et Nanterre et peut-être même tout l'enseignement lorsque l'audio-visuel frappe à la porte. Mais ne voyez-vous pas que la réforme

⁵ Extrait de l'entretien de Jean-Paul Sartre avec Daniel Cohn-Bendit, *Le Nouvel Observateur*, édition spéciale, 20 mai 1968. Document accessible à l'adresse suivante :

[<https://bibliobs.nouvelobs.com/idees/20180315.OBS3685/quand-sartre-interviewait-cohn-bendit-dans-l-obs-du-20-mai-1968-un-dialogue-historique.html>.] consulté le 15 mars 2018.

⁶ *Le Débat*, n° 50 et n° 51, mai-août 1988.

des enseignements dans le monde entier tient moins à les réformer qu'à les remplacer par quelque chose qui est parfois le chaos et voudrait souvent être la fraternité ? Ce que les étudiants, les vrais, attendent d'abord de nous, c'est l'espoir. Mais, à côté de l'espoir, il y a le plus fascinant des sentiments négatifs, le vieux nihilisme tout à coup reparu avec son drapeau noir et qui n'a plus espoir que dans la destruction. Nous ne sommes pas en face de besoins de réforme, mais en face d'une des crises les plus profondes que la civilisation ait connues.⁷

Malraux se sent troublé face au « nihilisme » des étudiants « enragés » (Todd, 2001 : 532). D'après Olivier Todd, il se joindra à la manifestation du 30 mai 1968 pour protester et revendiquer la restauration de l'ordre (538). L'importance que l'auteur donne à l'actualité du débat de mai 68 est reprise dans un dialogue où il met en action un personnage fictif, Max Torrès, avec qui il engage une réflexion censée avoir eu lieu durant les événements de mai 68. Cet individu, présenté comme un ami, un compagnon de lutte de la guerre d'Espagne, devenu spécialiste de la chimie du cerveau à Berkeley, aux États-Unis, développe avec Malraux un discours prémonitoire notamment quand il évoque le progrès, la révolution et interprète l'évènement de mai 68. L'utilisation d'un interlocuteur fictif permet, en quelque sorte, à Malraux de se prononcer sur les incidents sans pour autant y participer directement. Par ailleurs, on pourrait croire que le ministre chargé des Affaires culturelles souffre d'un blocage littéraire vu que son interlocuteur, qui n'a pas fait le Serment d'Hippocrate, lui propose un *pharmakon* – terme qui désigne à la fois le remède et le poison – en lui disant « Tu écrirais si tu voulais » (1996 : 575). D'après Torrès, pour résoudre son problème, il lui suffirait d'accepter son offre. Ce nouveau remède pourrait être nocif, telle l'écriture qui affaiblit la mémoire. Il s'agit ici de comprendre que c'est l'âme qui est en péril et non le corps. Remède ou antidote, le choix appartient au patient (dans ce cas, Malraux) qui doit décider s'il accepte l'offre de Torrès. Malraux fait son choix. Ferme, il résiste à la tentation d'avalier cette potion miraculeuse. Comme le souligne Joël Loehr, « si Malraux n'écrit plus, c'est bien parce qu'il ne le veut pas : ce n'est pas un aveu d'impotence littéraire, c'est un choix » (Loehr, 2011 : 146). D'après ce même auteur,

le choix que fait Malraux, le 6 mai 1968, c'est d'abdiquer lui-même ce statut et cette stature de grand écrivain avec lesquels il avait écrit les *Antimémoires*. Ce choix, en un temps où le « grand écrivain » n'a plus sa place et son rôle sur la scène de l'Histoire, en un temps où Malraux voit parfaitement que l'autorité de l'auteur est disqualifiée, c'est très exactement d'abdiquer son statut et sa structure d'auteur, d'être « celui qui n'écrit pas », et qui néanmoins continue à parler et à questionner en parlant. (2011 : 146)

Malraux qui affirme « ne plus écrire » finit par « reprendre la plume » (2011 : 149). Les entretiens inédits, publiés en 2016 sous le titre *Malraux face aux jeunes : Mai 68, avant, après*, montrent combien « les pages blanches veulent être écrites » (Malraux, 1996 : 538), c'est pourquoi il a été difficile de résister à l'écriture « puissante drogue » (538). Il est important de souligner que ces entretiens sont marqués par le pouvoir, la force de l'oralité et nous renvoient au *leitmotiv* de Derrida selon lequel « l'écriture [...] est une parole affaiblie, [...] un semblant de souffle [...] » (1968 : 179). On croirait entendre Rousseau qui défendait bien avant Derrida que

⁷ André Malraux, discours du ministre du général de Gaulle, 20 juin 1968. Texte transcrit d'un enregistrement fait sur la retransmission en direct par Radio-Luxembourg.

« L'écriture ne sert que de supplément à la parole » (1861 : 295) en insistant sur le fait que « l'analyse de la pensée se fait par la parole » (299).

D'après Boris Gobille, « l'écriture en nom propre laisse en effet place à une écriture collective et anonyme au sein des comités d'action, et la multiplication des slogans muraux semble substituer les "inscrivains"⁸ aux écrivains » (2005 : 32). Cette révolte conduit à l'émergence d'un renouvellement du langage que les « inscrivains » reproduisent pratiquant l'écriture murale et affichant des inscriptions sauvages d'aphorismes, de poèmes, de slogans, de mots d'ordre qui recouvrent les murs de Paris.

Comme le souligne Bernard Brillant, « il se pourrait que la contestation ait été la langue des années 68 » (2000 : 99). D'après les telquelien, l'urgence de libération du langage est indissociable d'une révolution sociale : « Nous ne sommes pas [disent-ils] des "philosophes", des "savants", des "écrivains" selon la définition représentative admise par une société dont nous attaquons le fonctionnement matériel et la théorie du langage qui en découle » (Baudry et al., 1968 : 3). Cette idée de libération de la parole est d'ailleurs corroborée par Michel de Certeau quand il affirme : « en mai dernier, on a pris la parole comme on a pris la Bastille en 1789 » (1969 : 29).

Cette émergence de la parole est ressentie par Malraux dans ces entretiens, ce qui l'aide à se questionner, encore une fois, sur la cruauté d'un monde moderne dans lequel les illusions enthousiastes d'une jeunesse contestataire portent les démons de son propre passé. Comme le souligne Loehr, il endosse « ce rôle de "bouc émissaire de l'humanité" que Kafka avait assigné à l'écrivain des temps modernes » (2011 : 149). Revenant au chapitre III de l'ouvrage intitulé *Hôtes de passage*⁹, dans lequel Malraux et Torrès s'entretiennent au moment précis du soulèvement, le lundi 6 mai 1968, il est obligatoire de souligner que Malraux se manifeste tel un frère de Socrate, qui n'écrit pas mais qui « questionne toujours » (147). Fidèle à l'enseignement de Socrate, il s'efforce, par le biais de questionnements, d'éveiller l'esprit et l'attention de ses contemporains face à la plus profonde crise que la civilisation ait connue, en espérant qu'ils parviennent à retrouver le sens d'un idéal véritable contre la faillite des valeurs. Cette idée de l'échec « d'une civilisation sans âme » (Maritain, 1969 : 119) plongée dans « le vide, le néant complet de toute valeur absolue et de toute foi en la vérité » (Maritain, 1988 : 895) est reprise par le philosophe Jacques Maritain qui interprète mai 68 comme un « mal métaphysique qui, même si l'on n'est pas armé pour en prendre conscience, se fait sentir dans les profondeurs de l'esprit et qui touche plus cruellement les jeunes parce qu'ils ne sont pas encore endurcis à se mentir à eux-mêmes » (1969 : 119). D'après le philosophe, le bouleversement subi par cette jeunesse confrontée à une société poussée à la consommation, génératrice d'injustices, conduit les étudiants indignés à se soulever « car c'est d'un immense désordre humain, social et politique, aussi bien qu'intellectuel, qu'ils prenaient tout à coup conscience » (1988 : 894). A cet égard, Maritain ajoute que ces étudiants avaient la conviction « que la société dans laquelle ils se préparaient à vivre était leur implacable ennemie » (894-895).

Cherchant à analyser la raison qui a amené cette jeunesse lasse de vivre dans une société de consommation, dans « une société répressive et absurde » (1968 : 965-969), à l'insurrection de mai 68, Jean-Marie Domenach, qui reprit la direction de la revue *Esprit* après la mort de son fondateur Emmanuel Mounier, défend qu'« il est devenu possible désormais de concevoir

⁸ Sont ainsi nommés ceux qui pratiquent « l'écriture murale », c'est-à-dire inscrivent poèmes, aphorismes et mots d'ordre sur les murs de Paris. Le terme se solidifie au moment critique (Claude Roy, 1968 ; Alain Jouffroy, 1968).

⁹ Devenu le chapitre III de *La Corde et les souris*, seconde partie du *Miroir des limbes*.

comme proche une révolution qui ne porte plus seulement sur un mode de propriété ou sur un régime, mais, comme le souhaitait Emmanuel Mounier lorsqu'il lança *Esprit*, sur une civilisation » (1030). Opinion partagée par les philosophes Ferry et Renaut, auteurs de *La pensée 68*, qui affirment qu'il s'agit d' « une révolte des sujets contre les normes, à savoir au sens de l'affirmation de l'individualité contre la prétention des normes à l'universalité, mais en même temps cette affirmation hyperbolique de l'individualité ouvre un processus qui a pour horizon prévisible la dissolution du Moi comme volonté autonome, autrement dit la destruction de l'idée classique de sujet » (1985 : 98-99).

L'histoire de Mai 68 a suggéré des interprétations plurielles, d'écrivains, de philosophes, de sociologues. Certains se sont mobilisés, engagés dans cet esprit 68 que Maurice Blanchot remémore de la sorte : « quoi que disent les détracteurs de mai, ce fut un moment, lorsque chacun pouvait parler à l'autre, anonyme, impersonnel, homme parmi les hommes, accueilli sans autre justification que d'être un homme » (2002 : 111).

BIBLIOGRAPHIE :

ARON, Raymond (1968). *La révolution introuvable. Réflexion sur la révolution de mai 68*. Paris : Fayard.

BAUDRY, Jean-Louis et al. (1968). La révolution ici maintenant. *Tel Quel*, 34, 3-4.

BLANCHOT, Maurice (2002) [1986]. Michel Foucault tel que je l'imagine. In *Une voix venue d'ailleurs*, coll. « Folio ». Paris : Gallimard.

BLANCHOT, Maurice (1994). *L'Instant de ma mort*. Montpellier : Fata Morgana.

BLANCHOT, Maurice (1968). Il est capital que le mouvement des étudiants oppose et maintienne une puissance de refus, déclarent MM. Jean-Paul Sartre, Henri Lefebvre et un groupe d'écrivains et de philosophes. *Le Monde*, le 9 mai 1968, 9-11.

BOSCHETTI, Anna (2014). *Ismes. Du réalisme au postmodernisme*, coll. « Culture & société ». Paris : CNRS.

BRILLANT, Bernard (2000). La contestation dans tous ses états. In Geneviève DREYFUS-ARMAND, Robert FRANK, Marie-Françoise LEVY & Michelle ZANCARINI-FOURNEL (dir.), *Les Années 68. Le temps de la contestation* (pp. 99-115). Bruxelles : Complexe.

BRILLANT, Bernard (2003). *Les clercs de 68*. Paris : Presses Universitaires de France.

BRUN, Éric (2014). *Les situationnistes. Une avant-garde totale (1950-1972)*. Paris : CNRS.

CLAVEL, Maurice (1968). Les voyous ne sont pas dans la rue. *Combat*, n° 7423, mardi 28 mai 1968, 1.

COMBES, Patrick (1984). *La Littérature et le mouvement de Mai 68*. Paris : Seghers.

DE CERTEAU, Michel (1994). *La Prise de parole et autres écrits politiques*, éd. établie et présentée par Luce GIARD. Paris : Le Seuil.

DE CERTEAU, Michel (1969). Une littérature inquiète : mai 1968. *Etudes*, mai 1969, 751-763.

DERRIDA, Jacques (1968). *La Pharmacie de Platon*. Paris : Points, Seuil.

DOMENACH, Jean-Marie (1968). L'ancien et le nouveau. *Esprit*, 6-7, juin-juillet, 965-969.

FERRY, Luc & RENAUT, Alain (1985). *La pensée 68. Essai sur l'anti-humanisme contemporain*. Paris : Gallimard.

GOBILLE, Boris (2005). Les mobilisations de l'avant-garde littéraire française en mai 1968 : capital politique, capital littéraire et conjoncture de crise. *Actes de la Recherche en Sciences Sociales*. Paris : Seuil, 30-53. <https://www.cairn.info/revue-actes-de-la-recherche-en-sciences-sociales-2005-3-page-30.htm> [consulté le 20 janvier 2018].

- HAMEL, Jean-François (2018). *Nous sommes tous la pègre. Les années 68 de Blanchot*. Paris : Les Editions de Minuit.
- HOWLETTE, Jacques (1958). Distance et personne dans quelques romans d'aujourd'hui. *Esprit*, juillet-août, 86-90. <https://esprit.presse.fr/article/howlett-jacques/distance-et-personne-dans-quelques-romans-d-aujourd-hui-26912> [consulté le 08-02-2018].
- JOFFRIN, Laurent (1988). *Mai 68 – Histoire des Évènements*. Paris : Seuil.
- JOUFFROY, Alain (1968). « Les buts de l'Union des écrivains », Débat animé par Jacqueline Piatier, avec Alain Jouffroy, Michel Butor, Jean-Pierre Faye et Bernard Pingaud, *Le Monde*, n°7296, 29 juin, supplément, 8.
- LE GOFF, Jean-Pierre (2006). *Mai 68, l'héritage impossible*. Paris : La Découverte.
- LOEHR, Joël (2011). Mai 68 : la pharmacie de Malraux. In Henri GODARD & Jean-Louis JEANNELLE (dir.), *Modernité du « Miroir des limbes ». Un autre Malraux* (pp. 131-149). Paris : Classiques Garnier.
- MALRAUX, André (1996). *La Corde et les Souris*. In *Œuvres complètes*. Tome III, *Le Miroir des limbes*, Coll. « Bibliothèque de la Pléiade ». Paris : Gallimard.
- MALRAUX, André (1969). « Allocution prononcée par Monsieur André Malraux aux assises de l'Union des jeunes pour le progrès, à Strasbourg, le 13 avril 1969 ». Paris : ministère des Affaires culturelles, s.d. [1971], [4 p.]. « Le Discours de M. André Malraux. "Il se peut que vous vous trouviez bientôt en face d'une réaction qui ne prendra plus la forme d'un parti politique" ». *Le Monde*, n° 7543, 15 avril 1969, 7.
- MARCOLINI, Patrick (2012). *Le mouvement situationniste. Une histoire intellectuelle*. Montreuil : L'Échappée.
- MARITAIN, Jacques & MARITAIN, Raïssa (1988). *Œuvres complètes*. Fribourg : Editions Universitaires & Paris : Editions Saint-Paul.
- MARITAIN, Jacques (1969). *Pour une philosophie de l'éducation*. Paris : Fayard.
- MATONTI, Frédérique (2005), La politisation du structuralisme. Une crise dans la théorie. *Raisons politiques*, n° 18, février 2005, 49-71. <https://www.cairn.info/revue-raisons-politiques-2005-2-page-49.htm> [consulté le 2 février 2018].
- ROUSSEAU, Jean-Jacques (1861). *Œuvres et Correspondance Inédites de J.-J. Rousseau*. Publié par M. G. STRECKEISEN-MOULTOU. Paris : Michel Lévy Frères Libraires-Éditeurs.
- ROY, Claude (1972). *Nous*. Paris : Gallimard.
- ROY, Claude (1968). Les écrivains de muraille. *Le Nouvel Observateur*, 26 juin-2 juillet, 34-35.
- SIRINELLI, Jean-François (2008). Génération, générations. *Vingtième Siècle. Revue d'histoire*, 98, 113-124.
- TEL QUEL, *Théorie d'ensemble* (1968). Paris : Seuil.
- TODD, Olivier (2001). *André Malraux, une vie*. Paris : Gallimard.
- TOURAINÉ, Alain (1968). Pour le mouvement. *Le Monde*, 11 mai, 9.
- TREBITSCH, Michel (2000), Voyages autour de la révolution. Les circulations de la pensée critique de 1956 à 1968. In Geneviève DREYFUS-ARMAND, Robert FRANK, Marie-Françoise LEVY, Michelle ZANCARINI-FOURNEL (dir.), *Les Années 68. Le temps de la contestation* (pp. 69-87). Bruxelles : Complexe.